

LES COMMENTAIRES DE LA PRESSE

MON GENERAL

Sait-on jamais ce qu'un coup frappé à notre porte, ce qu'une sonnerie de téléphone comme les autres, ce qu'un bouton de radio tourné machinalement, peuvent apporter de déterminant et de définitif dans notre existence dérisoire ?

La personne qui m'a annoncé votre mort se doutait-elle que son appel marquerait ma mémoire d'une croix indélébile ?

Sans doute, car son accent trahissait moins le souci de m'informer que celui de faire part d'une intense émotion à quelqu'un qui la comprendrait et comunierait avec elle. Je la remercie d'avoir pensé à moi.

Je me demande, maintenant que vous n'êtes plus, comment j'ai pu négliger et remettre au lendemain cet appel que je me proposais de faire pour vous revoir.

Pouvais-je me douter que ma visite aurait été celle du dernier adieu? Ainsi donc, je ne vous verrai plus.

Je ne verrai plus ce grand sourire à la fois ironique et cordial qui m'accueillait, cette main fine et racée m'offrir la cigarette qui marquait le début de notre entretien quand la porte se refermait sur nous. Peu importait qu'elle fût celle du Chef de l'Armée, du Président de la République ou du Citoyen de Jounieh, je ne voyais plus et ne verrai plus désormais derrière elle que l'Homme et l'Ami.

Nous qui vous avons connu très longtemps et de près, nous nous devons d'apporter un jour notre modeste témoignage, afin qu'il serve à bâtir votre image réelle, la seule que la Mort ne pourra pas emporter.

Bien que votre nom fût longtemps sur la bouche et dans l'esprit de vos concitoyens, comme il l'est aujourd'hui par votre départ, vous demeurez un inconnu, même pour la plupart de ceux qui ont approché.

Mais maintenant, ma douleur est trop grande et risquerait de fausser mon jugement . Je pourrais mal dire votre grande âme et mal décrire

vos faiblesses qui vous rendent encore plus cher à mon cœur.

Aujourd'hui, je veux seulement vous pleurer.

Simplement.

Le militaire et le citoyen

Une carrière militaire aussi bien remplie, Fouad Chéhab a gardé de son long passage dans l'Armée des habitudes d'ordre, d'organisation, de planification, et aussi de discipline.

Cette discipline, il la voulait chez les autres, comme il l'avait pratiquée lui-même. Discipline qui ne signifiait pas obéissance aveugle, mais obéissance intelligente, et soumission aux impératifs supérieurs de l'intérêt national.

L'organisateur de l'armée libanaise, qu'il avait prise à l'état embryonnaire a été une des grandes œuvres de sa vie. Il lui fallait parfaire les cadres existants, les renforcer ; prévoir de nouvelles armes, l'utilisation des techniques modernes, des moyens logistiques indispensables à une armée.

Plus que le côté matériel, c'est le côté humain que Fouad Chéhab prenait en considération, lorsqu'il mettait sur pied l'organisation de son armée : le simple soldat était l'objet de toute son attention et de sa sollicitude. Il a créé pour lui : un foyer, un pécule.

Pour les cadres des sous-officiers et les cadres supérieurs des officiers il a institué l'école militaire, donnant une formation sérieuse, et étendue, aux élèves. Les sous-officiers et les officiers étaient formés sur le double plan culturel et militaire ; ce qui en faisait des hommes complets. Car Fouad Chéhab avait compris que la formation militaire sans culture était incomplète. Son passage à l'école supérieure de guerre en France lui a permis d'entrevoir les méthodes qu'il convenait d'appliquer au Liban, pour doter ses cadres de toutes les connaissances militaires, techniques.

Il n'était donc pas étonnant, qu'après tout ce qu'il avait fait pour l'armée libanaise, celle-ci ne lui en gardât pas une reconnaissance très

profonde ; cette reconnaissance s'est manifestée lorsque quittant l'uniforme, il fut élu président de la République. Mais le «civil» gardait la nostalgie de ses compagnons d'armes, qu'il aimait recevoir, amicalement simplement.

Dans les moments difficiles que connaissait le Liban, ces officiers regardaient vers lui, attendant la parole réconfortante, le conseil avisé, le jugement sûr.

Les derniers temps, Fouad Chéhab avait fait l'objet d'une pernicieuse campagne, d'une véritable offensive psychologique, qui, à travers ses anciens collaborateurs, dont les agissements pouvaient prêter à critique, le visait personnellement.

Mais lui répondait à ces campagnes, à ces rumeurs prenant parfois le caractère d'une véritable diffamation, par le silence.

Car c'était là une autre de ses vertus : le silence. Il l'avait acquise à l'école de l'armée. La grande muette lui avait inculqué ce principe : se taire, ne pas polémiquer. On le lui a reproché. Mais avec le temps, on se rend compte de tout ce que son attitude avait de sage.

Il ne voulait point être le jouet des politiciens ; c'est pourquoi à leurs attaques, il répondait par le mutisme, un mutisme qui étonnait et inquiétait ses amis, Mais si les invectives des uns, les accusations des autres retentissaient dans un climat passionnel, le silence qui leur répondait était bien plus grand, bien plus efficace.

Fouad Chéhab, citoyen, nous a donné une grande leçon de modestie d'abord, et d'esprit civique ensuite. Car il avait le véritable sens civique. Respectueux des lois, il n'a jamais voulu, bien que plusieurs fois les circonstances l'aient favorisé, passer outre à la légalité.

Il n'abhorrait rien de plus que les passe-droits, les entorses aux règlements, Ce respect de la légalité lui a attiré certains reproches, qu'aujourd'hui on voit injustifiés. Car le jour où la loi est transgressée, où elle est violée, il ne reste plus rien. C'est l'anarchie. C'est le chaos.

Soucieux d'ordre et de discipline, Fouad chéhab ne pouvait donc

admettre quoique ce soit d'irrégulier, d'illégal, de non réglementaire.

On lui a reproché d'avoir toléré les agissements de son entourage. Etait-il le seul à avoir un entourage ? De plus, les accusations grossies démesurément à la faveur d'une propagande partisane, gonflées par la passion, exagérées par l'esprit de parti et l'ambition de certains, se sont avérées, à l'examen - par les instances compétentes - bien loin de ce qui l'on avait supposé. Elles devaient se dégonfler comme une baudruche.

Cette campagne de dénigrement dont certains services de l'Armée avaient été victimes, l'acharnement de ses adversaires à accumuler leurs accusations, à multiplier leurs attaques, ont laissé une trace d'amertume qu'il savait cacher sous des répliques humoristiques et parfois cinglantes.

Sollicité d'intervenir en faveur de ses anciens collaborateurs, Fouad Chéhab s'est toujours refusé à le faire. Pour lui, la loi et la justice devaient être appliquées, et la justice ne pouvait que lui donner raison, et réduisant à néant les accusations de ses adversaires.

Ach-Chirah

Fouad Chéhab : le politique

Certainement bon nombre de nos lecteurs s'attendent à ce que nous parlions sentiments en abondance dans cet éditorial vu la grande intimité qui nous liait au grand disparu le Général Fouad Chéhab.

Non, nous ne parlerons pas de l'ami aujourd'hui, d'autres circonstances nous donneront l'occasion de le faire ; nous parlerons aujourd'hui du sauveur de la Patrie, mais, il faut l'avouer, sur une machine à écrire aux touches déjà mouillées de larmes, avec des doigts qui tremblent et un cœur qui bat bien fort.

Nous sommes de ceux qui ont des amis en ce monde, mais qui n'ont pas beaucoup d'intimes. Le Président Chéhab était pour nous l'ami, l'intime et surtout le conseiller sage, profond et qui ne trompe

jamais. Ce qui m'attirait le plus dans ce grand homme c'était sa finesse d'esprit de justice, d'équité et de charité ; sa miséricorde discrète et généreuse envers les pauvres et les maltraités; sa grandeur d'âme devant les calomnies et les médisances ; la bonté et la tendresse de son cœur, et surtout sa foi profonde et sa piété authentique avec une dévotion à la Vierge du Liban qui ne s'est jamais départie. Nous étions très bien placés pour connaître tout cela.

Et ces quinze derniers mois, je l'ai vu pleurer plus que cinq à six fois, lui l'homme fort et énergique devant les difficultés et en face du danger. Tous nos lecteurs peuvent deviner les causes de ces larmes discrètes. D'ailleurs ne sont-ce pas les raisons de ces larmes qui ont hâté sa mort d'une crise cardiaque si foudroyante ? Ne parlons pas de ce sujet... Passons et laissons à d'autres le soin de le traiter en temps opportun.

Propulsé dans la politique malgré lui, Fouad Chéhab a éprouvé de prime abord un sentiment de déception et de dépaysement. Il s'en confiait à des intimes, lorsqu'il se plaignait de l'avidité des politiciens, de leur intéressement effréné, de la mesquinerie de leurs calculs.

Habitué, par la vie militaire à une certaine discipline, à une organisation, à une «machine bien huilée», où tout fonctionnerait d'une manière harmonieuse, le voici en 1952, pour quelque temps, plongé dans un monde dont il s'était toujours tenu à l'écart.

C'est surtout en 1958, après les événements qui auraient abouti à une catastrophe nationale, à la faveur d'une guerre civile larvée, que Fouad Chéhab a mesuré toute l'étendue du mal, de la gabegie, de l'anarchie qui régnaient dans le monde politique.

Parvenu au sommet du pouvoir, il pouvait, se laissant guider par son sentiment que le Liban devait être sauvé coûte que coûte, entreprendre un œuvre de redressement national, de fond en comble.

Il a commencé cette entreprise en posant les bases d'une administration organisée: conseil de la fonction publique, inspection

centrale, destinés à freiner et stopper les interventions politiques, à assurer l'indépendance du fonctionnaire à l'égard du Pouvoir, assurer une continuité sans heurt dans la marche des affaires publiques.

Mais ce qu'il n'est pas parvenu à réaliser, c'est à modifier la mentalité de nos politiciens, des parlementaires, préoccupés en premier lieu par le souci de leurs propres intérêts, qu'ils camouflaient sous l'étiquette de l'intérêt supérieur du pays.

Fouad Chéhab avait en 1958, pris un pouvoir combattu par les uns, discuté par les autres, dans des circonstances intérieures et extérieures plus que spéciales, extraordinaires. A l'intérieur, le pays se relevait d'une lutte fratricide qui avait scindé la nation en deux camps ; à l'extérieur, les pressions se faisaient puissantes, pour certains irrésistibles.

S'étant maintenu hors des conflits intérieurs, optant pour une neutralité et une impartialité que beaucoup lui reprochèrent sur le moment, mais dont ils reconnurent plus tard le bien fondé, Fouad Chéhab est parvenu à ressouder les deux parties du Liban, qui se dressaient, quelques jours auparavant, l'une contre l'autre.

Il l'a fait en pratiquant une politique d'équité et de justice, animée d'un profond esprit civique. C'est dire qu'il devait se heurter, dès le début à des obstacles insurmontables, puisqu'il s'agissait de venir à bout des égoïsmes personnels, des manœuvres des politiciens.

Un jour de 1960 - c'était le 19 juillet - estimant qu'il avait «mis le train sur rail», rétabli la vie parlementaire, consolidé la démocratie, Fouad Chéhab décida de se retirer. Il présenta sa démission. Il adressa sa lettre au président de la chambre.

Ce devait être un coup de tonnerre : le Liban en entier était pétrifié. Les politiciens étaient atterrés. Dès que la nouvelle est connue, ils se précipitent, ventre à terre, à Jounieh, à sa maison, pour le supplier de rester, de revenir sur sa décision. Fouad Chéhab résiste. Il s'explique. Mais ses raisons ne convainquent pas les centaines et centaines de Libanais, politiciens et autres qui ont pris d'assaut la paisible villa de

Jounieh et en font le siège jusqu' à une heure avancée de la nuit. Fouad chéhab finit par céder. C'est alors - tandis qu'on brûle la lettre de démission à la flamme d'une chandelle - un grand cri de joie, un sentiment de soulagement universel. Le Liban est sauvé.

Et durant plusieurs années, la nuit du 19 juillet - coïncidant avec la St.Elie, fête très populaire - était célébrée comme un événement heureux au Liban.

Reprenant les rênes du pouvoir, Fouad chéhab s'attela à la tâche immense et difficile de redresser les erreurs d'une administration sclérosée, pourrie, en même temps qu'il devait veiller à la paix intérieure, continuellement mise en péril par des ambitions extérieures.

Concevant pour le Liban un plan d'ensemble, pour la coordination de toutes les ressources humaines et matérielles, il fait appel à l'Abbé Lebret, qui avec sa mission a déjà parcouru bien des pays en voie de développement.

La mission entreprend alors une œuvre de Titan, puisqu'il s'agit pour elle de recenser les ressources libanaises, sur le plan humain, social, économique, culturel. Son travail demandera plusieurs années et mobilisera de nombreuses équipes de chercheurs, d'enquêteurs, d'experts, de statisticiens, pour aboutir à la rédaction d'un volumineux rapport en plusieurs volumes.

Ce rapport sera mis dans les tiroirs, une fois le mandat du président Chéhab terminé.

Aussi, lorsqu'on veut juger de l'œuvre entreprise par Fouad Chéhab on ne peut s'empêcher de lui reconnaître le mérite d'être sorti des sentiers battus de la politique traditionnelle partiquée depuis l'indépendance. L'homme voyait social, jugeait social avant d'agir politiquement. Car pour lui, le social était l'essentiel et commandait le politique.

Il s'agissait de créer un sentiment d'appartenance à la communauté nationale d'une importante fraction de la population qui se considérait

jusqu'alors frustrée sur bien des plans. Il s'agissait de redonner confiance en l'état à tous les Libanais. Cet Etat devait prouver qu'il s'intéressait à tous ses enfants sans exception, qu'il n'y avait pas des enfants de la femme légitime et des enfants de l'esclave.

Cela, Fouad Chéhab était parvenu à le faire, non sans soulever des protestations et la colère de certains milieux politiques.

Antoine CORTBAWI
ACH-CHIRAH

«LA LEGENDE DES SIECLES»

Subitement, il est parti.

L'épopée vivante n'est plus, depuis le morne soir d'avant-hier qu'une légende.

La légende des siècles libanais.

La légende des siècles de l'homme et de l'humain.

Il est parti, le plus grand des grands, le plus noble des nobles, le plus humain des humains.

Il est parti, à l'improviste, sans avertissement.

Et toutes les larmes de la terre ne nous le rendront plus.

Fouad Chéhab, ce mythe de la gloire humaine, nous a quitté.

Cette trempe d'homme, le ciel l'envoie sur terre une fois les siècles. Nous l'avons eu parmi nous, avec nous, comme le plus simple d'entre nous et, pourtant, le plus grand, le plus glorieux, le plus noble.

Il est comme les mères dont on ne connaît la vraie valeur que quand on les perd. Il était là, ce sage, ce géant, ce guide.

Il était là, parmi nous, élevant, de jour en jour, en nous, le niveau de cœur, de pensée et du devoir. Il était là, souriant, modeste, d'une affabilité exceptionnelle et d'une grandeur d'âme encore plus exceptionnelle. Et il est parti. Parti vers une autre terre que hantent les saints que Dieu le père choisit, pour s'entourer d'eux.

Cette histoire à la fois de l'humain et du politique, cette histoire façonnée et écrite, à travers la vie d'un homme, sur l'édification d'un

état, la progression d'un peuple, l'éthique, l'héroïsme du devoir, cette histoire, la plus belle de toute l'histoire de notre pays, s'est terminée subitement à la mort du président Chéhab.

Il nous vint, un jour, sur un coursier blanc et sa seule présence nous sauva d'une hécatombe fratricide.

Après nous avoir donné la paix, l'union, la patrie, il nous donna une nation et un Etat. Un Etat fier, libre, souverain, moderne où tous les citoyens avaient leur place.

En le pleurant, nous ne pleurons pas uniquement le chef, le guide, le président, le sage, le héros, le précurseur du social, mais aussi nous pleurons l'homme, l'ami, le bienfaiteur, le gentleman. Nous pleurons l'homme dans ce qu'il avait de plus humain, l'homme dont l'ambition était de faire de nous des hommes, des vrais.

Il est parti subitement.

Et déjà le vide s'installe dans nos cœurs et dans notre pays.

LE Soir.

EN SOLITAIRE

Il est mort comme il a vécu. En solitaire. Seul, Fouad Chéhab l'a été entre les hommes, face aux institutions et jusque dans sa retraite. De cette solitude qui s'empare du soldat projeté sur la scène politique, de l'officier qui troque le kepi pour la toge.

Singulière figure que ce prince aux vertus bourgeoises. Formé à l'école de la discipline militaire, il mènera jusqu'au bout la vie austère et dépouillée de l'homme de garnison. Mais d'un homme de garnison exemplaire dans sa fidélité à la légalité constitutionnelle, scrupuleux dans son respect des institutions. Entré en politique comme on entre en religion, Fouad Chéhab avait mis de la tenue au sommet. Sa séduction, certes n'agissait pas toujours sur l'esprit populaire. Mais entre lui et le Liban, ce n'était pas une aventure passionnelle qui s'était engagée en 1958. Un mariage de raison, plutôt, et qui durera douze ans au lieu des six prévus. Même si les Libanais finirent, au bout du rou-

leau, par rejeter la nouvelle intelligence des libertés qu'il voulait leur imposer.

Sur le thème, de «l'indépendance acquise, il reste à bâtir l'Etat», Fouad Chéhab inventera le futur. Un futur dont nous vivons encore, avec la Fonction Publique et la Réforme administrative, certains éclats. Et si au terme de l'entreprise, il n'eût plus l'élan de faire de son génie un Liban élargi aux dimensions de l'avenir, l'homme regrettera, autant que ses détracteurs, les erreurs d'aiguillage et les égarements des siens. Il a souvent vécu au plus profond de lui, la révolte de l'honnête homme contre l'homme d'Etat.

Homme d'Etat, il ne l'était plus depuis ce jour d'août 1970 où dans sa conscience amère des nécessités, il avait refusé de se porter candidat à la première magistrature. Mais il avait agi, ce jour-là, en visionnaire, et son manifeste de désistement reste un véritable testament politique : «Nos institutions, avait-il dit, ne constituent plus un instrument valable pour hisser le Liban au niveau des exigences de 1970. Mais le pays n'est pas encore préparé, ni prêt pour envisager une réforme à laquelle je me refuse, en tout cas, en dehors du cadre de la légalité.» Comme en 1952, comme en 1958, il gardait ainsi, au milieu de la démence générale, la tête froide. «Ce soldat, écrira Georges Naccache, n'est pas un soldat d'aventure». Et ceux qui autour de lui le poussaient précisément à l'aventure seront les premiers à désertir.

Honnête homme, Fouad Chéhab le demeurera jusqu'au bout. Et même si les distances qu'il prenait envers les autres étaient souvent interprétées comme du mépris, son goût de la simplicité vaudra à ce soldat tranquille, indifférent aux honneurs dans sa villa banlieusarde, le respect de tous. Ce n'est donc pas un chef de parti que nous avons perdu hier. L'histoire qui est allée, par deux fois, à la rencontre de Fouad Chéhab, se l'est maintenant approprié. Avec elle, c'est à tous les Libanais qu'il appartient désormais.

L'Orient-Le Jour.

UN TEMOIN ET UN EXEMPLE

Tel fut le général Fouad Chéhab : il est sorti de l'existence debout comme il était entré dans la vie publique la tête haute, poussé par les événements. Sans bruit. Il ne détestait rien autant que l'ostentation, l'artifice et le mensonge.

Etrange destin. Destin exemplaire. Condamné à la politique à laquelle sa nature et son éducation répugnaient, il a voulu l'élever à la hauteur d'une Mission, l'accomplissant par sens du bien commun, jusqu'au bout, en silence, comme un soldat ; accusé d'ambition démesurée cependant qu'il ne retirait aucun profit du pouvoir, vivant en ermite, sacrifiant tout au service de l'Etat.

Qui a pu jamais mesurer l'amertume qu'il cachait dans son cœur derrière le masque de sérénité et de bonne humeur qu'il opposait à tous ses visiteurs ?

Le cœur de Fouad Chéhab n'a-t-il pas flanché d'avoir trop secrètement souffert de l'incompréhension et de l'injustice ? Il avait cette grandeur d'âme qui inspire toujours, et en toute circonstance, la délicatesse du geste, le tact et cette pudeur qui interdit l'expression des sentiments personnels.

Il s'est effacé; il s'est toujours effacé devant son personnage public, dont il tenait le rôle malgré lui, si fort était son sens du devoir et du service national.

On a pu imaginer et dire qu'il méprisait le peuple libanais ; qu'on ait pu concevoir une telle insanité donne, à elle seule, la mesure de l'injustice et de l'ingratitude dont il a été victime. Il avait au contraire, cette authenticité de l'homme enraciné dans le terroir et il portait un profond respect aux gens du peuple. Il en avait la connaissance intuitive et il avait appris à en connaître les besoins au cours d'une longue carrière militaire passée souvent au contact direct des populations déshéritées. Son sens du «social» il l'avait d'abord acquis là; et

chargé du maintien de l'ordre dans les régions sous-développées, il avait compris qu'un ordre qui ne serait pas fondé sur la solution des problèmes socio-économiques ne serait qu'une horrible trique.

Par là, il fut le premier officier libanais de pensée moderne. Et à partir de là, il fut le premier chef d'Etat libanais soucieux de la modernisation des structures du pouvoir.

C'est ainsi qu'il témoignait de son respect et de son amour du peuple. Il avait voué sa vie au service de la nation. S'il lui arrivait d'éprouver du mépris, ce n'était que pour les profiteurs et pour les exploités. Bien sûr, ils ne pouvaient pas le lui pardonner.

Fouad Chéhab n'est plus. Mais sa pensée restera vivante, son exemple demeurera comme une leçon toujours présente à la mémoire de ceux qui voudront reprendre la route qu'il a tracée.

Son action politique ne saurait être jugée aux résultats des péripéties des jeux et des combinaisons. Il a posé les jalons d'une œuvre de réforme des structures de l'Etat pour bâtir l'unité nationale sur une base rationnelle de promotion socio-économique.

Si cette œuvre a été interrompue (pour des raisons qui seront un jour établies), il n'en demeure pas moins qu'elle a suscité une prise de conscience dont les nouvelles générations témoignent désormais. On ne pourra plus se dérober devant les impératifs de réforme et de changement que Fouad Chéhab fut le premier à définir pour assainir et consolider le système démocratique auquel il croyait et dont il mesurait les imperfections avec une terrible lucidité.

Le Liban restera fidèle à son idéal. Et l'Histoire sera, pour Fouad Chéhab, plus juste, plus équitable que ses contemporains.

Mais seuls ceux qui l'ont approché avec confiance et sympathie pourront dire le degré d'élévation de son âme et de sa pensée, sa fidélité, sa loyauté et sa constante et unique préoccupation : le service du Liban.

Le liban vient de perdre en Fouad Chéhab un soldat d'une haute no-

blesse de cœur et un homme d'Etat qui avait cru que la politique pouvait être abordée, à l'instar de la vie militaire, comme un sacerdoce. Ne disons pas, avec cynisme, qu'il s'était trompé. Si, dans l'histoire d'un pays, des hommes de cette qualité morale ne devaient pas surgir aux tournants essentiels, il y aurait de quoi désespérer.

(As-Safa)

FOUAD CHEHAB VU PAR MAURICE DUVERGER

M. Maurice Duverger, éminent constitutionnaliste, qui a eu l'occasion tout récemment et peu avant sa mort, de rencontrer le général Fouad Chéhab, a relaté ainsi, dans la presse son entrevue avec le général.

« L'entretien a commencé par une question qui me semblait poser le problème fondamental du Liban d'aujourd'hui : « Depuis l'indépendance, ce pays repose sur un équilibre entre des communautés religieuses. Vous semble-t-il que, dans les années qui viennent, cet équilibre pourra continuer à constituer la structure essentielle du Liban? » Une heure plus tôt j'avais posé la même question au président de la république actuel, lequel m'avait répondu « oui » sans l'ombre d'une hésitation, justifiant d'ailleurs son opinion par des arguments sérieux.

« la réponse de M. Fouad Chéhab fut totalement différente de celle de M. Sleiman Frangié. Tout en soulignant l'importance des communautés dans la vie du Liban, et la nécessité de maintenir l'équilibre entre elles, le général me déclara très clairement : « Le problème fondamental du Liban, aujourd'hui et demain, est social. Il faut établir au Liban un équilibre social qui n'existe pas. Cela constituait mon objectif quand j'étais au pouvoir. Je ne crois pas m'être trompé sur ce point. Je pense que la question est encore plus actuelle aujourd'hui,

car j'ai pu seulement établir quelques bases de départ pour une entreprise qui sera nécessairement de longue haleine».

.. Je lui demandais pourquoi il n'avait pas conservé le pouvoir afin d'imposer les réformes qu'il jugerait nécessaires. La réponse fut immédiate et directe : «Parce que je ne voulais pas me conduire en dictateur et qu'il aurait fallu le faire alors». Avec une très grande simplicité il ajouta : «La politique n'était pas mon métier et j'en étais là. Nous avons convenu ma femme et moi que je devais me retirer». Comme je l'interrogeais : «Vos successeurs ont-ils eu le même souci ?» il ajouta en souriant : « pas tout à fait».

... L'ensemble de l'entretien m'a laissé une profonde impression. L'homme qui parlait avec tant de simplicité, de modestie, de la gentillesse inspirait le respect. Par ailleurs, ce militaire disait des choses qui me semblent beaucoup plus vraies que les propos entendus de beaucoup d'hommes politiques. J'étais encore plus frappé par le fait que je me trouvais en face d'un véritable Libanais. Je veux dire d'un homme qui pensait au Liban, directement conçu à travers le prisme d'une communauté. Le fait n'est pas si répandu.

Le Français pouvait-il s'empêcher d'évoquer, à ce propos, une grande ombre encore si proche ? Comme le président Chéhab me raccompagnait, sur le perron de sa villa si calme au milieu des arbres, je lui déclarais en souriant : « J'ai un peu l'impression, général, de faire une visite à Colombey-les-deux-Eglises, pendant ce que nous appelons la traversée du désert ». Il se contenta de sourire à son tour.